

## Prologue

# Pour un renversement de perspective

---

De la sueur, des cris, du sang et des larmes... Les énigmes du pouvoir local sont contenues dans cette combinaison qui fait écho aux propos célèbres de Wilson Churchill devant la Chambre des représentants, le 13 mai 1940<sup>1</sup>. Lorsque l'on se penche sur la façon dont les acteurs participent à la vie politique locale et s'investissent dans la compétition électorale, la sueur, les cris et le combat sont assurément au cœur de leurs engagements. Dans les recherches en science politique consacrées au leadership dans les collectivités territoriales, les travaux placent systématiquement la focale sur les enjeux de domination en présence, sur les conflits et sur les rapports de force qui caractérisent l'exercice du pouvoir. En France par exemple, la plupart des analystes concentrent leur attention sur la confiscation du pouvoir par les élites et sur l'opacité du *millefeuille* administratif. Mais quid des blessures, des amertumes, des traumatismes et des ivresses qui imprègnent ces joutes et qui les rendent tellement intenses, complexes et paradoxales? Même si l'affect des individus irrigue les pratiques, ce type d'information occupe une place secondaire en regard des données sociopolitiques censées expliquer la violence des faits sociaux et la prégnance des enjeux institutionnels. Les sciences du politique s'accordent d'une certaine façon sur l'idée que le sang précède les larmes, voire qu'il

---

1. « J'aimerais dire à la Chambre, comme je l'ai dit à ceux qui ont rejoint ce gouvernement : je n'ai à offrir que du sang, de la peine, des larmes et de la sueur. Vous me demandez : quelle est notre politique ? Je vous dirais : c'est faire la guerre sur mer, sur terre et dans les airs, de toute notre puissance et de toutes les forces que Dieu pourra nous donner » (in Winston Churchill, *This was their finest hour*, Chambre des Députés, 13 mai 1940).

les conditionne. C'est en suivant cette forme de consensus analytique sur l'étude des élites locales que j'ai dirigé, avec des collègues et amis, une série d'ouvrages scientifiques (sur la territorialisation de l'action publique dans les années 1990, sur les dynamiques de changements d'échelle par le local et par l'Europe dans les années 2000, sur le double processus de standardisation et de différenciation de l'action publique régionale et métropolitaine dans les années 2010<sup>2</sup>). Mais, progressivement, il m'est apparu que ces focales laissaient en jachère tout un pan de l'analyse ou, plus exactement, qu'elles tendaient à minorer les situations, nombreuses et hétéroclites, dans lesquelles les émotions et les passions bousculaient, relativisaient et, parfois même, invalidaient nos connaissances académiques sur le pouvoir local. J'ai tenté d'explorer cette facette en orientant les entretiens avec les élus sur les raisons sensibles et souvent intimes de leur engagement politique. Mais est-il bien utile de mettre les élus sur le divan pour comprendre les rouages du pouvoir local ? Le projet de cette introspection aux frontières de la psychanalyse, et le projet de cet ouvrage, proviennent de trois déclics, trois situations de recherche qui m'ont convaincu qu'il fallait peut-être envisager un renversement de perspective.

Le premier déclic est survenu en septembre 2010 à l'annonce, en Italie, de l'effroyable assassinat à bout portant d'un élu que nous avons longuement interviewé quelques mois plus tôt dans son village (cf. **photo 1, prise le jour de son enterrement**). Ce maire, Angelo Vassallo, nous avait accueillis chaleureusement malgré un emploi du temps surchargé, et nous avons passé la journée à parcourir ensemble le territoire de sa commune. On avait parlé de tout, de sa famille, son enfance, ses premiers faits d'arme pour le village, ses réalisations

---

**2.** J'en profite pour adresser ici un grand merci à ces compagnons de route d'édition depuis vingt ans (Richard Balme, Anne-Cécile Douillet, Françoise Gerbaux, Charlotte Halpern, Jean-Philippe Leresche, Albert Mabileau, Pierre Muller, Stéphane Nahrath, Emmanuel Négrier, Andy Smith) et à la cinquantaine d'auteurs qui ont participé à ces différentes aventures scientifiques. J'adresse aussi une dédicace spéciale aux trois vigies magnifiques, Michelle Daran, Pierre Muller et Emmanuel Négrier, qui m'ont si constamment conseillé et éclairé dans mes recherches. Enfin, merci spécial à deux relecteurs affûtés : Pierre Bréchon (directeur de la collection) et Yasushi Kishikawa (collaborateur précieux pour la recherche menée au Japon).

audacieuses pour le port de pêche, comme, dans l'arrière-pays agricole, ses projets visionnaires sur la *slow food*, ses tentatives politiques plus stratégiques à l'échelon régional, son regard affûté sur l'Italie de Silvio Berlusconi, ses doutes, ses espoirs... Il était pétillant, généreux, drôle, habité par sa passion d'élu. En relisant mes notes sur ce témoignage, j'ai été intrigué de constater à quel point l'intensité de son propos échappait à toute rhétorique guerrière ou combattante. La force de son récit reposait simplement sur une esthétique émotionnelle située au croisement de l'intime et de la foi. Les pressions et les menaces qui pesaient sur lui (notamment en raison du volontarisme municipal qu'il avait imprimé sur des grands projets d'aménagement foncier, en front de mer comme dans l'arrière-pays) le laissaient indifférent. Il les considérait comme des réactions assez logiques et, en tout état de cause, plutôt secondaires. Puisque son équipe bousculait explicitement des prés carrés en refusant la voie classique des arrangements clientélistes et des compromis mafieux, les mécontentements et les tensions étaient compréhensibles, presque justifiés du point de vue de ses interlocuteurs. Des intérêts contradictoires étaient en jeu et la politique municipale se posait en arbitre. En étudiant sa façon d'argumenter cette position, il m'est apparu, avec un peu de recul, que ce qui mobilisait son énergie et sa passion pour le mandat de maire relevait avant tout d'une vision de l'action collective et d'une incarnation du village. J'ai alors pris conscience, en retraçant son itinéraire personnel et, notamment, les péripéties particulièrement bouleversantes dans sa propre histoire familiale, que les yeux rieurs de ce *prophète*<sup>3</sup> brillaient de larmes de fierté, une fierté directement liée à sa socialisation enfantine et aux circonstances de son entrée dans le monde adulte et dans la vie de la cité.

J'utilise le terme de déclic parce que sur ce cas extrême (un meurtre violent avec préméditation), les ressorts de l'engagement pour la chose publique proviennent paradoxalement d'une charge émotive particulièrement *douce*. Sur ce constat, j'ai repris un à un tous les entretiens

---

**3.** Titre du texte d'hommage publié quelques jours après l'assassinat dans le quotidien *Le Monde* (17/09/2010) : [http://www.lemonde.fr/idees/article/2010/09/17/angelo-vassallo-un-prophete-assassine\\_1412673\\_3232.html?xtmc=alain\\_faure&xtcr=11](http://www.lemonde.fr/idees/article/2010/09/17/angelo-vassallo-un-prophete-assassine_1412673_3232.html?xtmc=alain_faure&xtcr=11)

réalisés depuis trente ans auprès des élus locaux, que ce soit en France, au Canada ou en Italie. Dans mon protocole d'interview, j'avais pris l'habitude de toujours entamer la conversation par quelques questions assez intimes sur la petite enfance, le milieu familial, les premières émotions politiques, et même les souvenirs enfouis d'événements ou de personnalités marquants. Cette forme de biais méthodologique avait une visée stratégique dans l'entretien : l'entrée en matière par les premiers souvenirs politiques m'aidait à gagner la confiance des élus et à créer une atmosphère d'empathie. À la fin des années 1980, j'avais usé de ce stratagème pour ma thèse sur les maires ruraux (Faure, 1992) en espérant recueillir les confidences et le *parler vrai* sur leur engagement politique et leur façon d'administrer le territoire. Résultat : des données particulièrement personnalisées et contextualisées, des mises en récit hautes en couleurs sur le rapport au monde de mes interlocuteurs. D'une certaine façon, les témoignages portaient bien sur le développement local en milieu rural, mais ils m'informaient d'abord sur les promesses de la politique, sur la décision publique locale vécue comme un étonnant mélange de jouissance et de sacerdoce. J'ai souvent occulté ces données pour me concentrer sur les résultats qui relevaient de l'agenda scientifique de l'époque : les notables et le clientélisme dans les années 1980, la professionnalisation et la dépolitisation des mandats dans les années 1990, la gouvernance et les instruments d'action publique dans les années 2000, l'*empowerment* et les dispositifs citoyens dans les années 2010. Autant d'entrées académiques légitimes et pertinentes, mais qui contribuent peut-être, involontairement, à occulter ou à sous-dimensionner la dimension sensible, pulsionnelle et presque charnelle du métier d'élu.

Ce constat fait le lien avec un deuxième déclin, survenu durant la même période que l'assassinat d'Angelo Vassallo, alors que j'étudiais l'atmosphère politique d'une ville réputée pour sa violence et ses désordres. L'enquête a été menée de septembre 2009 à juin 2010, en immersion dans la ville-métropole de Naples en Italie. Résidant aux portes du *Quartier Espagnol* (un des cœurs populaires de la ville), j'ai pu suivre la vie politique locale au jour le jour, interviewant beaucoup d'élus,

et me glissant dans toutes sortes d'arènes locales, réunions publiques, vie associative, événements culturels, médias locaux... Curieusement, au fil des mois, l'enquête a été comme aimantée par un personnage politique singulier, Antonio Bassolino, ancien maire communiste de la ville devenu président de la région Campanie, sans que je ne parvienne jamais à trouver la bonne focale pour saisir sa place et son rôle dans la cité. L'évocation d'Antonio Bassolino (cf. **photo 2, lors d'une manifestation publique avec le plus haut personnage de l'église de Naples, le Cardinal Seppe**) a été quasi systématique dans les entretiens, énoncée sur un mode toujours passionnel, presque mystique. Il faut dire que cet élu a tracé un itinéraire politique hors du commun (fulgurant et tragique) en conquérant la ville de Naples avec panache, puis en incarnant successivement les figures du soldat, du sauveur, du saint, du corrupteur, du traître et même du martyr. Pour tenter de percer l'énigme politique de ces récits souvent enfiévrés, j'ai dû recourir *a posteriori* aux analyses des sociologues Lucien Sfez et Alain Médam, deux auteurs qui ont précisément suggéré un renversement de perspective en s'intéressant à la vie politique à Naples. Bien que passés sous silence à l'époque, leurs diagnostics sur le mystère napolitain<sup>4</sup> empruntent deux voies escarpées (la symbolique politique et le comparatisme critique) qui permettent de décrypter la portée tragique de l'activité politique locale dans toute son épaisseur théâtrale. Les enseignements qu'ils en ont tirés à l'époque méritent un bref détour.

Lucien Sfez a réalisé une enquête approfondie au cœur des réseaux politiques napolitains en 1978. Il ouvre le récit de son voyage initiatique sur le constat que les Napolitains « savent encore danser ensemble. Car elle tient, leur corde. Elle s'appelle démocratie. » (Sfez, 1980, p. 7). Souhaitant échapper au vertige du « réservoir infini de toutes les histoires singulières » (parce que, confesse-t-il, « j'ai eu la chance de ne pas être historien » p. 10), le politiste mène son enquête en allant à la rencontre

---

4. Titre d'un superbe roman d'Ermanno Rea consacré à la trajectoire de quelques militants communistes dans les années 1940 à Naples (Rea, 1995). Pour appréhender cette équation sur le temps long, on lira aussi avec profit le roman historique que Dominique Fernandez a consacré aux derniers castrats napolitains à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (Fernandez, 1974).

des élites qui font la ville (élus, fonctionnaires, experts, entrepreneurs, artistes, militants, intellectuels, etc.) Il souligne que « c'est dans le détail des mœurs, je l'ai appris, que se lisent bien souvent les changements en puissance ». La mise en récit de son carnet de bord propose une plongée dans les jeux d'acteurs avec la collecte d'une profusion de données hétéroclites (« Je nageais avec volupté dans le multi-rationnel, la multi-finalité, les multi-mythes »). Dès l'introduction, il en synthétise les ressorts par un aveu paradoxal : « l'État que j'espérais n'est pas venu à l'appel » en constatant que « n'importe quel figurant prenait sa place et disait : l'État c'est moi » (p. 31). En cinq chapitres ciselés, entremêlant avec talent les descriptions et les commentaires, Lucien Sfez questionne les indices de ce surcodage généralisé qui donne à Naples l'apparence d'un « laboratoire permanent de socialité et d'analyses ». À maintes reprises, l'auteur évoque les problèmes méthodologiques, théoriques et épistémologiques qu'il rencontre pour absorber la surabondance des symboles en présence. Dans l'ultime phrase du dernier chapitre, il tient à rappeler son trouble initial (« Retour en arrière sur mon enquête à Naples. Soupçon de m'être laissé bernier. Ouverture sur les abîmes de la décomposition » – p. 277), soulignant jusqu'aux derniers mots de l'épilogue l'emprise des passions démocratiques dans le jeu politique local.

Alain Medam a opté pour une introspection napolitaine beaucoup moins connectée aux débats intellectuels qui discutaient avec vigueur (et souvent dogmatisme) la place de la politique et des idéologies dans les dynamiques urbaines. Le titre de sa thèse (*Sens et connaissance de la ville*) avait donné le ton d'une méthodologie d'enquête à la fois comparative (reproduite ensuite à l'identique à New York, Montréal, Naples, Marseille et Jérusalem) et inductive (débarquer dans une ville et y vivre sans lecture préalable et sans contact avec les intellectuels – Medam, 1998). De ses plongées successives *intra-muros*, le sociologue tire une réflexion critique sur *la raison dérangée* (titre du travail sur New York) en expliquant que c'est cette instabilité émotionnelle qui rend possible le ré-enchantement du monde dans les villes. Constatant que « la ville est un nœud à chaque fois singulier », il juge que ce sont

les forces et les formes qui la composent qui lui permettent de tenir ensemble. L'équilibre se construit sur des oppositions structurantes (la verticalité et l'horizontalité à New York, les tensions linguistiques à Montréal, le morcellement de l'urbanisation à Jérusalem, le cosmopolitisme à Marseille). À Naples, c'est « la rencontre intime, tragique et permanente, de la vie et la mort » (p. 61) qui opère pour stabiliser l'état gazeux, turbulent et instable de la cité. La ville est agitée de formes et de forces que la presse entretient en annonçant des événements qui révèlent, dans ce lieu, un secret qui lui est propre. Pour Alain Medam, le baroque de Naples est une façon d'exister, comme si toute la profondeur de son histoire se cachait en surface dans l'expression multiforme d'une ville « en suspension et au purgatoire ».

En étudiant la cité napolitaine sous ces angles esthétiques, sensoriels et émotionnels, les deux universitaires mettent à jour ce qui a toujours constitué, dans mes recherches, à la fois une énigme et un angle mort : le vivre ensemble qu'ils décrivent, non seulement se désintéresse des logiques d'action publique, des institutions et du pouvoir coercitif mais, plus encore, il s'y oppose, il s'en démarque, il les manipule, il en conteste et en détourne en permanence les dimensions hiérarchiques et régulatrices. Dans leur optique, l'étude du pouvoir local implique une lecture attentive, d'une part des ressorts passionnels contre la politique et, d'autre part, de leur impact sur la formation de l'idéal démocratique. Le choix de penser la politique à rebours de la domination peut paraître pour le moins iconoclaste en science politique. La piste, pourtant, qui m'a incité à relire les travaux de Pierre Clastres sur *La société contre l'État* (Clastres, 1974) (j'y reviendrai plus loin), méritait d'être explorée.

Le troisième déclic qui a accéléré la rédaction de cet ouvrage est plus récent : ce sont les manifestations de Hong Kong à l'automne 2014 et, notamment, cette photo (cf. **photo 3**), qui a fait le tour du monde sur le Web, mettant en scène une demande en mariage devant quelques millions de spectateurs. Les événements de Hong Kong s'inscrivent dans la lignée de grandes mobilisations apparemment spontanées contre le pouvoir (dont le *printemps arabe* fait figure de déclencheur en 2011) et qui ont marqué l'actualité médiatique de ces dernières



années. On peut classer dans cette catégorie l'élan du mouvement des *bonnets rouges* en Bretagne, le mouvement anti-*mariage pour tous* en France, les revendications autonomistes en Écosse et en Catalogne, le mouvement *Cinq Étoiles* en Italie et, bien sûr, le pic planétaire avec les manifestations du 11 janvier 2015 autour du slogan « Je suis Charlie ». À chaque fois, des milliers de personnes défilent soudainement dans la rue pour défendre l'idée d'une démocratie de type pulsionnel, c'est-à-dire pensée indépendamment des injonctions partisanes ou syndicales. Une démocratie presque physiquement en phase avec les énergies bigarrées et joyeuses de la société civile. La vidéo diffusée sur le web montrant la demande de mariage<sup>5</sup> symbolise une contraction assez inédite entre des expressions de bonheur individuel, de défiance étatique, de besoin de sécurité, d'énergie participative et de fierté identitaire.

**Un maire prophétique, une ville envoûtée, une demande de mariage planétaire...** Le fil rouge de cet ouvrage se situe en discussion avec ces trois images fortes : les larmes, les blessures et les désirs de ceux qui s'engagent en politique à l'échelon local suggèrent un rapport particulièrement sensible à la démocratie, et cette charge émotive, même si elle est difficilement objectivable, mérite l'attention du chercheur parce qu'elle constitue, de notre point de vue, un véritable élément de connaissance et de compréhension du pouvoir local. La démarche entre en écho avec une tentative collective pluridisciplinaire récemment engagée sur la question générique du pouvoir (Holeindre (dir.), 2014). Dans l'introduction de l'ouvrage, François Holeindre constate la nécessité, partagée par plusieurs auteurs, de passer du pouvoir comme possession (asymétrique et inégalitaire) au pouvoir comme relation. La voie implique de s'intéresser un peu moins aux théories de la souveraineté et un peu plus aux *lieux vides* où s'organise le pouvoir sur un mode interconnecté et fluide, et où les rapports de domination s'alimentent d'une composante imaginaire structurante.

5. [http://www.dailymotion.com/video/x27al6v\\_hong-kong-une-demande-en-mariage-au-milieu-des-manifestations\\_news](http://www.dailymotion.com/video/x27al6v_hong-kong-une-demande-en-mariage-au-milieu-des-manifestations_news)



Pour un renversement de perspective



Photo 1



Photo 2



Photo 3

C'est la piste résolument suivie dans cet ouvrage. Par souci de clarification, autant que par nécessité analytique et didactique, le propos est organisé autour de trois grandes questions génériques<sup>6</sup>. La première concerne l'entrée en politique des élus locaux, la deuxième, la nature de leur engagement au quotidien dans les collectivités locales et la troisième, les ressorts symboliques des discours et des récits qu'ils élaborent pour faire de la politique. Ces trois entrées touchent donc successivement à l'épaisseur, à l'intensité et aux apparences du pouvoir local. Elles renvoient à des stéréotypes politiques souvent argumentés sur le registre de l'évidence, que ce soit pour moquer le profil des leaders politiques locaux (*notables* en France, *corrompus* en Italie, *gens d'affaires* au Canada), ou pour dénoncer leur goût immodéré pour le pouvoir, son prestige et ses avantages. On disqualifie par exemple volontiers la langue de bois censée leur permettre de s'adapter à toutes les situations et à énoncer des promesses intenables. Ces représentations communes véhiculent des images qui méritent discussion, non pas qu'elles soient infondées ou excessives, mais parce que le pouvoir local ne se résume ni ne se limite à de la domination et à de la reproduction. Les individus entrent en politique, font de la politique et parlent politique à l'échelon local avec une intensité et, souvent, une fragilité émotionnelle qui brouillent les lectures univoques sur la domination, le leadership et le clientélisme. On pourrait presque reformuler les diagnostics d'Étienne de la Boétie sur la servitude volontaire des individus face au pouvoir. L'auteur estimait d'une part que « Les tyrans ne sont grands que parce que nous sommes à genoux » et, d'autre part, que « Pour que les hommes, tant qu'ils sont des hommes, se laissent assujettir, il faut de deux choses l'une : ou qu'ils y soient contraints, ou qu'ils soient trompés » (La Boétie, 1993). Les *tyrans du pouvoir local* sont mus par des motivations sur lesquelles il semble difficile de savoir qui, de l'élu ou de l'électeur, détient le pouvoir sur l'autre. Les passions et les promesses affranchissent-elles, ou bien contraignent-elles les élites politiques locales ?

6. L'idée de l'ouvrage part d'un schéma d'analyse que j'ai présenté pendant quelques années à l'Institut d'Études Politiques de Grenoble dans différents cours de master. Je tiens ici à remercier chaleureusement les étudiants qui m'ont aidé, par leurs commentaires et leurs travaux de mémoires, à en tester progressivement la cohérence et la robustesse.

L'ouvrage cherche à poser l'équation en trois temps :

- le premier chapitre détaille les empreintes sensibles du passé qui structurent l'histoire des élus locaux dans le récit autobiographique de leurs blessures enfantines et de leurs premières campagnes électorales ;
- le deuxième chapitre se penche sur l'intensité passionnelle du pouvoir au quotidien, que ce soit dans l'implication au cœur des tournois de la décentralisation, ou dans la construction symbolique d'une position de leader ;
- le troisième chapitre, enfin, s'intéresse à la façon dont les élus racontent et argumentent leur mandat d'une part sur le registre des diagnostics techniques et professionnalisés et, d'autre part, sur celui des récits identitaires et territorialisés.

À chaque étape, une synthèse est proposée pour faire le point avec les avancées académiques déjà produites et pour discuter de possibles avancées énoncées sous la forme d'énigmes scientifiques. La première concerne la longévité et la fidélité en politique (l'énigme de l'égopolitique), la deuxième porte sur les luttes qui transcendent les leaders (l'énigme du goût du pouvoir), enfin, la troisième touche aux discours de persuasion et d'incarnation (l'énigme des promesses politiques).

La démarche reprend le renversement de perspective proposé par Lucien Sfez et Alain Médam sur le cas napolitain, lorsque ces derniers défendent l'idée que c'est d'abord l'esprit des lieux qui conditionne les dynamiques institutionnelles et les enjeux de domination. Dans les années 1970, la voie a été ouverte par Pierre Clastres avec l'analyse des sociétés locales pré-étatiques en Amazonie<sup>7</sup>. L'anthropologue a défendu une position audacieuse (et controversée) en expliquant que le pouvoir n'était pas seulement coercitif, qu'il était même fondamentalement autre chose. Ses enquêtes de terrain montrent un pouvoir local où les chefs sont dotés de fonctions de commandement très limitées, où de petites communautés d'individus construisent leur rapport à la politique en opposition à une autorité légitime de type étatique, où les discours

---

7. Cf. la controverse engagée avec Pierre Birnbaum dans la RFSP (Clastres, 1987).

récurrents sur les valeurs du groupe dessinent surtout une éthique du pouvoir et une esthétique des rapports sociaux. Dans une perspective comparable, l'ethnologue Marc Abélès vient de signer un petit ouvrage convaincant qui invite à *penser au-delà de l'État* (Abélès, 2014). Son essai renoue le fil entre l'anthropologie et la philosophie en soulignant les mécanismes positifs du pouvoir en termes d'émotions, de résistance, de production d'alternatives ou, pour reprendre une belle formule foucauldienne, de « mode d'action sur les actions ».

Chacun à leur façon, Clastres, Médam, Sfez et Abélès partagent la conviction que les variables sensibles, émotives et culturelles constituent des éléments déterminants dans le processus de politisation des sociétés locales. La posture, nous dit Abélès, fait écho à un débat ancien ouvert par Gilles Deleuze et Félix Guattari concernant la souveraineté et le positionnement du curseur politique entre le molaire et le moléculaire, entre la fusion et la fission, entre la domination et la résistance, entre la conscience et la structure, entre l'événement et la longue durée (Deleuze, Guattari, 1980). Il s'agit d'une perspective *continuiste* qui fait aussi écho aux travaux de Norbert Elias sur *la civilisation des mœurs* et sur la subtile équation qui relie les émotions à la raison (Elias, Dunning, 1994). Pour ne pas perdre de vue les ressorts symboliques de la politique, les anthropologues plaident volontiers pour une approche de l'État *par en bas*, à partir du sensible, des usages et des pratiques au miroir du tissu relationnel jamais stabilisé qui met en tension une multitude de représentations sur le bien commun. La perspective pose des défis redoutables en termes de méthodes d'observation et d'outils conceptuels. Dans l'ouvrage, nous abordons le problème en adoptant des grilles de lecture spécifiques pour les trois premiers chapitres.

- Le chapitre 1 (consacré à l'entrée en politique) est guidé par un souci de dévoilement des affects, avec l'hypothèse que les empreintes sensibles du passé sont rarement visibles au premier coup d'œil et qu'elles constituent un angle mort (voire un impensé) en science politique. Une attention particulière est portée aux confidences des élus locaux sur leur trajectoire, leurs combats et leur vision du monde. Il s'agit de données intériorisées, enfouies ou masquées.

- Le chapitre 2 (consacré aux joutes quotidiennes du pouvoir local) adopte une posture empathique et inductive visant à décrire, de l'intérieur et au cœur des rapports sociaux, comment les élus locaux de premier rang appréhendent leur « métier » au quotidien. Si le *goût du pouvoir* est souvent analysé comme une pratique sociopolitique faite d'intérêts, de prestige et de domination, nos enquêtes suggèrent aussi des ressorts personnalisés sur les registres émotifs de la confiance, de la fierté et du défi. L'approche est ici nourrie des entretiens, mais aussi d'enquêtes de terrain et d'observations participantes *in situ*.
- Le chapitre 3 (consacré au discours des élus locaux) opte pour une lecture critique des discours et des récits des élus. Il s'agit d'étudier les valeurs et les normes telles qu'elles sont énoncées, narrées, affichées et médiatisées sur la scène publique. Ce travail d'explication de texte vise à analyser les représentations du pouvoir au miroir des grammaires techniques, des plaidoyers identitaires et des promesses politiques en présence.

Les résultats proviennent donc de trois angles d'observation sur les élus locaux : le dévoilement des affects, l'empathie dans l'action et une lecture critique des discours. Chaque entrée mobilise des méthodes et des concepts variés qui entraînent un certain éclectisme méthodologique et théorique. Il faut le reconnaître : l'adoption de cette démarche qualitative multifactorielle n'est pas confortable sur le plan analytique. Pour reprendre une opposition qui fait débat dans les recherches en sciences sociales, elle a pour principal inconvénient de nous éloigner des schémas explicatifs centrés sur des causalités évidentes. Dans le même temps, elle a pour avantage de tester des hypothèses plausibles. Ce choix est assumé, avec l'intuition que les passerelles mettant en connexion plusieurs champs de connaissance sont nécessaires pour comprendre ce que nous nommerons *la démocratie sensible*, et pour tester l'hypothèse d'un *emotional turn*<sup>8</sup> dans la façon de gouverner.

---

**8.** La thèse est présentée et développée dans un ouvrage collectif à paraître (Faure, Négrier, 2017). L'ouvrage fait suite à un atelier sur « Les émotions en politique » qui a rassemblé 50 chercheurs lors du Congrès annuel de l'AFSP en juin 2015 à Aix en Provence.

C'est grâce à la combinatoire des résultats présentés dans ces trois chapitres qu'il devient possible d'éclairer des angles morts et de formuler certains impensés sur la place des émotions dans la politique. Nous y reviendrons dans un quatrième chapitre en procédant à un petit détour par le Japon, où nous venons de terminer une enquête sur les passions des élus locaux. Cette immersion tokyoïte nous donne l'occasion de valider la robustesse de la grille à trois entrées et de tester quelques clés de lecture sur la dimension universelle des passions politiques locales. Enfin, dans un ultime prologue, nous défendons, à titre exploratoire, une hypothèse plus générale. L'entrée par les larmes et les promesses du pouvoir local permet d'entrevoir les rouages d'une démocratie d'abord singularisée par ses ressorts pulsionnels et territorialisés.

## **Les conditions de l'enquête**

Le matériau utilisé dans l'ouvrage est constitué pour l'essentiel d'entretiens avec des élus locaux de premier plan, c'est-à-dire détenant des mandats exécutifs. L'échantillon est composé comme suit :

- Entre 1987 et 1991, nous avons rencontré 39 maires pour la rédaction d'une thèse sur les politiques de développement local en milieu rural en France. La partie de l'entretien consacrée à l'entrée en politique constituait, en général, au maximum 1/5<sup>e</sup> de l'échange. Ce sont ces premiers entretiens qui ont orienté nos recherches sur l'importance des trajectoires biographiques dans l'exercice du pouvoir.
- En 2001 et 2002, nous avons interviewé 22 élus et fonctionnaires territoriaux au Québec (essentiellement à Montréal), sur le même protocole de recherche.
- En 2008-2009, nous avons rencontré 37 élus locaux à Naples et en Campanie (dont des *assessoreurs*, mandat proche de celui de l'élu local). Les interviews étaient d'une durée comprise entre 60 et 180 minutes. Ils concernaient pour moitié des échanges sur leur enfance et leur entrée en politique et, pour moitié, des questions sur le pilotage des politiques publiques à Naples.



- Entre 2005 et 2015, nous avons rencontré, en tête à tête, 52 élus locaux dans la région Rhône-Alpes, en consacrant chaque fois la totalité de l'entretien à leur trajectoire de vie et à leur parcours politique. Ce sont ces témoignages qui constituent le cœur de notre matériau de recherche.
- Enfin, nous mentionnerons, à la fin de l'ouvrage, quelques résultats tirés d'une recherche en cours consacrée à la place des émotions dans la vie politique locale au Japon (25 entretiens réalisés à l'hiver 2015-2016 à Tokyo et Osaka).

Les personnes rencontrées ont été choisies pour leurs mandats locaux de premier plan (maires et adjoints, présidents et vice-présidents aux échelons intercommunal, départemental ou régional). Les trois quarts étaient en position de cumul de mandats, un quart avait (ou avait eu) un mandat national de député ou de sénateur. Tous les entretiens ont été précédés de recherches sur leur histoire de vie et leur itinéraire politique.

Enfin, entre 2011 et 2015, nous avons dirigé le travail de 71 étudiants de master à l'Institut d'Études politiques de Grenoble qui rédigeaient leur mémoire sur la trajectoire de vie d'un élu local de premier plan. Ces recherches ont été réalisées à partir d'une grille d'analyse proche de celle retenue dans le présent ouvrage. Elles ont fait l'objet d'un protocole d'entretien précisément défini et contrôlé. Pour les deux tiers, les interviews ont été réalisées en dehors du département de l'Isère et, dans six cas, avec des élus locaux à l'étranger. Dans le cadre de ces enseignements, nous avons aussi animé un séminaire d'une semaine au Maroc comprenant la rencontre avec sept élus locaux dans trois grandes villes. Enfin, ces cours ont donné lieu à l'étude de 19 autobiographies et bibliographies d'élus locaux sur la période 2001-2015.

Toutes les données d'entretiens ont fait l'objet de retranscriptions *in extenso*. En accord avec les élus rencontrés, les noms propres (élus, collectivités) n'apparaissent jamais et les citations tirées des témoignages sont strictement anonymisées. Quand ils sont retranscrits, les propos sont rapportés à partir d'un classement en trois catégories.



- La première catégorie concerne des données de première main. Ce sont les entretiens que j’ai menés directement et que j’ai préparés avec des recherches préalables sur la trajectoire politique des personnes rencontrées et sur leurs engagements dans les champs de l’action publique et de la vie politique locale. L’échantillon touche principalement deux zones géographiques : d’une part, la région Rhône-Alpes en France et, d’autre part, la province de Naples en Italie. C’est à partir de ce matériau que sont discutées les trois énigmes sur le poids du passé, le goût du pouvoir et les promesses politiques.
- La deuxième catégorie concerne les entretiens avec des élus que les étudiants de l’Institut d’Études Politiques de Grenoble ont menés en tête à tête, et sous le sceau de la confidentialité, dans le cadre d’un travail de mémoire de recherche. Sur cet échantillon, presque tous les entretiens ont été intégralement retranscrits puis analysés par les étudiants à partir d’une grille d’analyse discutée en cours. Dans les lignes qui suivent, j’utilise ce matériau pour tester, valider, illustrer et enrichir le schéma explicatif à trois entrées.
- Enfin, une troisième catégorie regroupe des données de seconde main (publications, articles et films) où sont étudiées l’opinion, la trajectoire et les réalisations des élus locaux. Sont ici principalement utilisées trois sources documentaires : des travaux universitaires (thèses, articles, ouvrages), des témoignages d’élus (biographies, documentaires) et des essais sur le pouvoir (enquêtes, reportages).

Sur le plan formel, les entretiens sont présentés sous la forme d’encadrés, avec la mention de leur catégorie de provenance, « source AF » ou « source Étudiant ». Dans le premier cas, nous avons créé une sous-catégorie pour spécifier les entretiens réalisés à Naples (Source Italie).